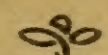
COLETTE

(Colette Willy)



DANS LA FOULE



ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
5, RÄMISTRASSE, ZURICH

MCMXVIII

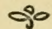
DANS LA FOULE

DU MÊME AUTEUR

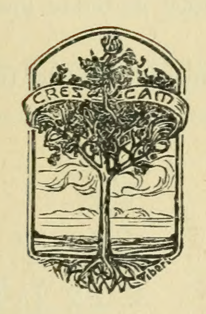
(Éditions Georges Crès et Cie)

La Paix chez les Bêtes, Un volume in-16, frontispice de Steinlen 3 50

COLETTE
(Colette Willy)



DANS LA FOULE



PARIS
ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—

MCMXVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

6 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 6.

60 exemplaires papier Van Gelder (dont 10 hors commerce) numérotés de 7 à 56 et de 57 à 66.

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS



A LA CHAMBRE DES DÉPUTES

9 Mars 1914.

Je songe, penchée sur cette cuve, aux *solfatares*, près de Naples. Cela bout ici, fermente à peine là ; il y a des zones inertes, que l'ébullition n'a pas gagnées, qu'elle ne gagnera jamais. Un coin crépitant frémit, sursaute, comme ces places de la *solfatare*, où le sable, bouillant à sec, danse en grains irrités.

La lumière, tombant de très haut, ne fait grâce à aucun visage : marqués de deux orbites d'ombre, pommettes et front osseux, ils sont entre

eux ressemblants et divers comme ils le seront plus tard sous la terre.

Le spectacle, émouvant, instructif, n'est pas solennel. « Non, meussieu ! — Si, meussieu ! » C'est le ton de la laïque. Un ex-cheminot, à la tribune, ne manque ni de fantaisie dans les images, ni de gauche violence dans l'expression, mais dès que des rires l'assaillent, ou les invectives, il se colle contre le bureau du président, à l'ombre de Deschanel, et boude, les mains au dos, comme si on lui avait chipé ses billes.

Le son des rires est gras, insolent, point cordial. On entend, pendant un discours, un bâillement meuglé, bruit grossier de chambrée ; celui-ci est énorme et l'on s'attend à pire encore... Ma voisine, scandalisée, murmure : « Ce n'est vraiment pas un endroit convenable pour les femmes.» Dieu sait pourtant si elles s'y étouffent, s'y écrasent, poussent du coude, de la hanche, presque du poing : elles s'élargissent, en poules couveuses, sur les banquettes... L'hémicycle tout entier a retenti, avant l'ouverture de la séance,

d'une impitoyable voix féminine, caquet aigre, offensé, d'une habituée réclamant « sa » place au premier rang...

Snobisme exceptionnel, d'ailleurs. La plupart de celles qui sont ici n'ont pas besoin de feindre l'intérêt pour les débats parlementaires. Même si elles ne suivent pas passionnément le mari, l'amant, l'ami ou le parent jeté sous leurs yeux dans la cuve, elles obéissent à un goût sincère et tortueux pour les choses de la politique, où on les voit si vite informées, lucides, familières, prêtes d'avance à tous les mandats, à toutes les responsabilités — et à toutes les inconséquences.

UN ORATEUR

(*Aristide Briand*)

Il n'a eu qu'à se lever, à dresser sa longue taille et sa tête, élargie depuis peu, dont les joues se sont alourdies et affermies : le silence s'est répandu, et les premiers mots de sa voix, basse,

modérée, habile, d'un agrément musical, parviennent jusqu'au fond des tribunes.

Lentement il s'échauffe — je veux dire qu'il paraît s'échauffer. Le dos se voûte, les bras s'émeuvent — la tête ne bouge presque pas. Elle est soudée aux hautes épaules, elle ne hoche ni ne vire. Elle garde cette inclinaison qui dérobe l'œil à la lumière ; on devine seulement la pâleur d'un regard qui garde longtemps la même direction, qui ne volète point çà et là sur l'assemblée. Par instants l'orateur se penche et la courbe de son corps devient symbolique : on imagine, romanesquement, que l'ombre de ces épaules, de cette grande échine, peut couvrir la foule...

J'admire le jeu des bras, tantôt croisés avec force, tantôt balayant et brassant, sur le drap vert, des choses invisibles. Ce n'est pas assez de dire qu'ici le geste soutient la neutre correction de la parole — il la devance, la dépasse, et tra-

duit au besoin ce qu'elle se retient de dire. Il dénonce la menace qu'elle voile, c'est lui qui assène lorsqu'elle ne veut qu'effleurer, c'est grâce à cette mimique ample, calculée, que le discours semble s'éclairer de chaleur cachée, de lumière devinée, de force qui se réserve et qui, en tenant secrètes ses bornes, donne la confiance qu'elle est illimitée.

Les longs bras, sinueux souvent comme l'herbe dans l'eau courante, dressent vers le ciel et parfois joignent deux mains très petites, délicates, à demi pliées, et qu'on croirait molles, si elles ne rendaient, en s'abattant sur la table, le son dur de deux crocs de fer.

UN AUTRE ORATEUR

(Louis Barthou)

Bref de taille, il montre à tous, en parlant, sa courte face au nez moqueur. En dépit de son

origine méridionale, il a pris, à l'extrême, le grasseyement et l'accent de Paris. Le verbe est nombreux, orné, facile ; la voix infatigable, la voix « placée » haut entre la gorge et le nez, porte loin, perce sans peine le vacarme, sert l'ironie, donne l'impression — parfois l'illusion — d'une précision parfaite.

L'orateur parle d'abondance, comme celui qui l'a précédé à la tribune, et dispose du magnétisme dont se prive l'homme qui lit. Son avant-bras ponctue, avec quelque impatience, et souvent au niveau du menton l'on voit, comme dardé par une période agressive et capable de plus d'une piqûre, un tout petit index affûté.

LE PROPHÈTE

(*Jaurès*)

Celui-ci est le *vomitor* de la parole. Comme l'eau au *vomitor* de pierre de la fontaine bruxelloise, la parole, qui ne lui coûte aucun effort,

semble arrachée de lui par une convulsion. Il parle avec sa tête, ses épaules, son coffre, ses poings, son dos d'ancien coltineur. Il sort de lui un son terrible, qui effarouche le sommeil. Sa voix roule comme un char cahoté, et rencontre tout sur son chemin : le cliché, la bourde, le racontar, même l'heureuse période, équilibrée, sonore, solide, qu'il bouscule pour courir plus loin et trouver mieux ou pire.

Il boit en hâte, et parle. Il s'essuie le front, et parle. Il défie un contradicteur qui n'a rien dit. Il s'écrie : « Moi ! » et dans sa bouche cela s'orthographie « Mouah ! » comme un aboiement. Il dit, inutilement : « Ah ! » pour prendre du champ et s'élancer de plus loin dans une phrase. Il affirme, après soixante-quinze minutes de retentissement : « Je suis à bout de forces !... » mais l'heure n'est pas encore d'enregistrer cette promesse vague... Là-dessus, il parle. Il lève une face de Titan foudroyé, où l'on peut

voir qu'il a la barbe dure et le nez mou. Il parle ; que dis-je ? il s'élève au ton de la plus prophétique lamentation, et ensevelit nos ruines sous sa voix, grande et tumultueuse comme la mer : « Entendez-moi, entendez-moi tous ! J'ai gravi la montagne pour que vous m'entendiez ! Je dirai la vérité, dût-il m'en coûter la vie ! Je lacère mon vêtement, je m'arrache les poils du visage, je larmoie, je vocifère, j'offre mon front aux balles et ma poitrine au couteau, pour venir ici attester, ô hommes, que... le baromètre baisse et que le printemps s'annonce mouillé ! »



LA REVUE



LA REVUE

24 Avril 1914.

Je n'avais jamais vu cela. Je ne puis rapprocher ce spectacle d'aucun souvenir, d'aucune image déjà connue et enregistrée. La fourmilière ?... Non ; ni les vagues sans nombre... Je n'ai rien vu d'aussi inquiétant, qui occupe aussi totalement l'esprit que l'apparition, sur la plaine, là-bas, très loin, des premiers régiments, en marche sur nous. Il n'y a rien qui puisse inspirer une crainte aussi saine, aussi avouable, que la progression de ces parallélogrammes cons-

cients, au mouvement insensible et sûr, sombres, ras au loin comme l'herbe, grandissants, soulignés d'une plinthe rouge — l'infanterie — barrés d'une frise d'argent fourbi — les cuirassiers...

J'ai de mauvais yeux, point de lorgnette — aussi le spectacle est-il plus beau encore pour moi. Je ne vois pas les hommes, ni les perfections de détail, ni les chevaux en ligne inflexible — je vois l'*Armée*... Ces atomes égrenés à son flanc, ce sont ses chefs, qu'on nomme autour de moi ? Qu'importe ? Ce qui atteint les fibres les plus désintéressées, les plus nobles, c'est la mystérieuse beauté du mouvement humain, par masses prodiguées ; c'est l'attrait du nombre, la géométrie rigide, puis tout à coup fondante, d'une multitude obéissante qui écrit, lisible sur la plaine plate, l'arabesque offensive ou défensive — la pensée d'un tout petit chef, caché quelque part.

Cela m'est bien égal que « Saint-Cyr » balance, en marchant, une main gauche que « Polytechnique » tient immobile et raide ; et je ne distingue le pas dansant des zouaves que parce qu'il met aux pieds du 4e régiment deux ailes de poussière blanche... Les rangs des lignards, je les voudrais inépuisables, pour me complaire longtemps à l'impeccable chorégraphie qu'imprime, à leurs longs sillons d'hommes, le joli pas, relevé, léger, le joli pas du fantassin français.

Bleu sévère, rouge gai, noir piqué d'argent, j'ai là, sous les yeux, un bien grand morceau de notre armée... Avec l'émotion monte un souhait barbare, un souhait de possession vers cette mouvante richesse ; on voudrait détenir, au moins, le maître mot, le commandement qu'on n'entend pas et qui devant nous joue de cette armée, éprouve son infinie souplesse, sa vitesse racée, la brasse, la divise, dispose ses fragments en mosaïque précise, épanouit un rectangle en

éventail, et projette magiquement, sous la forme d'une ligne déliée, hardie, la substance de deux carrés massifs de cavalerie...

Le vent croissant emporte la poussière, masque ici les bataillons, découvre là des cuirasses, là les tiges couchées d'une moisson de baïonnettes ; le beau tonnerre, la foudre brève et rose des canons, le crépitement des mitrailleuses, les bouffées haletantes des musiques, les perçantes trompettes, tout cela allume dans l'âme les plus anciennes, peut-être, des joies humaines, joie de servir et joie de combattre... Ils n'oublieront pas plus que moi, les spectateurs des tribunes, l'héroïque fredon, contenu, perceptible pourtant, qui accompagne les cuivres, murmuré par mille bouches à demi fermées :

Mourir pour la patrie...

L'instant d'après, un foudroyant nuage roule devant nous — fumée, poussière, vapeur des

croupes ruisselantes — emportant la charge dernière, la Charge, divine par le nuage, humaine par l'éclair deviné d'une cuirasse, l'élan d'un bras et d'un sabre crevant le voile, le col recourbé, les sabots jaillissants d'un cheval fou d'ardeur...



LES FEMMES AU CONGRÈS



LES FEMMES AU CONGRÈS

19 Janvier 1913.

... Sincèrement, je les admire. Leur nombre impressionne ; leur beauté, fréquente, plaît ; le bruit qu'elles font inspire la considération. Je les admire... mais je voudrais bien savoir ce qu'elles font ici. Que de femmes, que de femmes ! Mon voisin, tout à l'heure, aux Réservoirs, nommait chaque nouvelle venue ; le monde de la finance, de la politique, des lettres, le monde tout court, fournissaient à cette énumération des noms célèbres ; le théâtre et même le music-hall

avaient délégué à Versailles ce qu'ils ont de mieux comme vedettes...

Et comme il me disait à mi-voix et dévotement :

— C'est Mme X... Voici Mlle Y... et voici... oh! voici jusqu'à Mme de Z... ! » je lui demandai :

— Je le vois bien, mais pourquoi ?

— Comment, pourquoi ? Mais... je trouve cela très joli de la part des femmes, cet intérêt, presque cette passion pour les choses du pays !

Les choses du pays... Je sais bien que de tout temps les femmes ont montré de la curiosité, un goût tripoteur et ingénieux pour l'intrigue et la politique. Cela ne suffit pas à expliquer — j'allais dire excuser — leur présence ici, aujourd'hui. Elles sont vraiment beaucoup — elles sont trop. Au restaurant, elles ont été tout à l'heure le spectacle — et le charme — d'une heure de bousculade. Il y a eu, en travers des tables nappées de blanc, sur les mains chargées de bagues, les

aigrettes en fusées et les cheveux d'or neuf, sur les profondes fourrures, l'oblique et rose soleil de janvier, qui rend bavards les femmes et les oiseaux encagés...

Il y a eu, au seuil de la grande salle, de gracieuses attitudes faussement hésitantes, de nobles apparitions qui soulevaient les murmures, et dont la modestie, feinte, priait : « Non, non, pas d'ovation ! » Il y a eu des arrivées calculées, éclatantes, de lents passages arrogants, qui distrayaient l'énervement masculin et faisaient un instant oublier la chère maussade du déjeuner... C'était charmant, déjà un peu abondant en jupes, un peu riche en voix aiguës.

A présent, les hommes stagnent, ainsi qu'une huile lourde, au creux de la vaste salle du Congrès. Les femmes, comme le léger alcool d'un mélange ont monté vers les tribunes. A celles qui n'ont pas eu la chance d'arriver assez tôt

restent les couloirs, et faute de mieux elles s'arrangent pour y régner.

Les spectatrices des tribunes enregistrent, depuis l'heure de midi, et avec le sourire, les impressions de la sardine mise vivante dans la caque, ou de la poule qui voyage en chemin de fer bouclée dans la manne d'osier. Vers trois heures et demie, je m'insinue sur une banquette, à côté — il faudrait dire : au travers ! — d'une dame qui supporte la moitié d'une autre dame, ce pendant qu'une troisième, à genoux sur la banquette, chevauche à demi la seconde, ainsi que font les petits enfants à califourchon sur les épaules de leur mère. On respire ici une haleine de four sec, mais elles sont accoutumées aux salles de théâtre, aux conférences, aux soirées mondaines, et demeurent vives comme poissons dans la rivière, tandis qu'un athlète aux poumons solides, ici, pâmerait non moins qu'une rose.

Encore une fois, je me demande : « Qu'est-ce

qu'elles font là ? » Elles parlent, c'est vrai. Elles regardent, d'un air de courtoisie amusée, le morne défilé d'hommes noirs qui déposent leur bulletin de vote. Puis elles attendent, sans langueur, le résultat du premier tour de scrutin. Il n'y en a pas une qui cède la place. La faim ni la soif, ni aucune obligation du pauvre corps humain, ne feront qu'elles bougent. Elles s'animent, pronostiquent, crayonnent des chiffres ; une rusée, au premier rang, déchiffre du bout de la lorgnette les pointages, en bas, des députés, et les lit à voix haute...

Elles ne font rien, et elles n'ont pas l'air oisif. Un long dressage semble leur avoir appris à remplacer l'action par la vivacité, et la pensée par la conversation. Un nom connu leur tient lieu d'une anecdote ; elles se passionnent un instant, pour un visage célèbre, comme devant le rideau qui cache un spectacle... Elles disent « Poin-ca-ré »

assez lentement, en trois syllabes espacées, et jettent « Pams » comme une balle...

La fin du dépouillement des votes — premier tour — les précipite dans une allégresse extrême — et voilà que de nouveau je me demande pourquoi. Il n'est pas possible, il n'est malheureusement pas probable que toutes ces têtes empanachées soient celles d'autant de patriotes brûlantes, ni même de politicailleuses exaspérées, qui jurent « Poincaré ou la mort » et « Pams ou l'exil »... Ce sont des femmes — dirai-je ordinaires ? — que je retrouverai dans des loges de répétition générale, à une fête de charité, au vernissage. Mais ici, si elles me semblent plus averties, plus convaincues et plus frémissantes qu'ailleurs, je ne suis pas loin de croire que c'est parce qu'elles s'ennuient davantage. L'ennui leur donne l'"illusion d'une fonction grave, qui les hausse presque au niveau de cet homme funè-

bre, là-bas, à la tribune, en train de secouer une cloche...

...Dans les couloirs des tribunes, on piaille beaucoup. On se dédommage, largement, de tant d'heures d'attente. Importantes, autoritaires, les femmes réclament, à défaut de l'accès des tribunes bondées, des sièges, et celles qui se promènent tiennent la largeur du passage, en se donnant le plaisir d'entraver la course des huissiers, les allées et venues affolées des journalistes... L'accent étranger domine dans certains groupes — on chuchote autour de ceux-ci les plus grands noms de France... Voix de canard des Américaines, roucoulement rauque des Slaves, tout cela se mêle au nasillement perçant du noble faubourg ; c'est là que s'échangent des opinions confidentielles, sur un diapason à incommoder un sourd, et je ne note guère plus de discrétion dans le geste... L'une d'elles ne néglige pas de

se désigner clairement à l'attention de la galerie : « Vous ne trouvez pas que c'est amusant de me rencontrer ? La comtesse de X... au Congrès, ça ne manque pas d'imprévu, n'est-ce pas ? »

Non, ce n'est pas l'imprévu qui manque, ici, à tant et tant de femmes. C'est... autre chose, de très prévu et de difficile à exprimer, un charme qu'elles dédaignent, et pourtant très féminin, qui serait fait d'incompétence, d'embarras, de silence...




LES VOILA! LES VOILA!



LES VOILA, LES VOILA !

24 Avril 1914.

Paris, enchanté, attend un roi. Rien ne manque à sa joie républicaine ; il aura, outre un monarque, une reine à acclamer. Il a des drapeaux, des soldats, des cuivres belliqueux ; il a du soleil, de la poussière, et l'école buissonnière pendant un long après-midi, en semaine !

C'est presque le 14 juillet, en mieux, car le luxe de la fleur naturelle, sur les façades et dans les corbeilles des pylônes, remplace la banderole peinte et le triste écusson de carton. C'est une joie neuve, qu'aucun anniversaire n'a pâlie

ni diminuée ; c'est une soudaine, une éclatante et confiante tendresse qui porte sur ces voies, dans une heure triomphale, un peuple un peu surpris de son propre enthousiasme, étonné d'être si nombreux et si chaud. La rue de la Paix palpite de drapeaux et de ramures, le rouge des oriflammmes propage sur les murailles un reflet sanguin, des arcades électriques brûlent au plein jour, des agrès de fleurs semblent balancer toute, comme une jonque parée, l'avenue de l'Opéra, et une nue orageuse s'avance au-dessus de la ville, en dais d'un bleu sourd, ourlé de feu.

Au coin d'un trottoir, me voilà aussi prisonnière qu'un épi dans un champ d'épis. Devant moi, trois rangs de têtes et d'épaules, puis des dos bleus d'agents. Derrière moi, une échelle double, à tant l'échelon, qui plie sous un poids féminin très élégant, taffetas, souliers perlés, aigrettes, rubans, cerises... Vit-on jamais, depuis la visite des souverains russes, échelles si pré-

cieusement chargées ?... Le sac à outils d'un ouvrier plombier me presse assez durement à droite ; à gauche, un jeune homme bien mis cherche à engager la conversation avec un trottin vipérin, dressé sur deux sabots de velours poussiéreux, un parfait trottin acide et indomptable...

— Pardon, mademoiselle, c'est bien à 4 h. 30 qu'il doit arriver, le roi George ?

— J'en sais rien ! réplique le trottin. Il vient me prendre à 6 heures pour l'apéritif.

Tous mes voisins montrent de la patience, peu d'émotion, de la gentillesse, un respect verbal très relatif ; mais ils restent là et n'en bougeront jusqu'à la fin. Ces dames de l'échelle paraissent se soucier des souverains anglais comme d'une jupe pratique, d'ailleurs, et témoignent seulement, en se contant à tue-tête leurs petites histoires intimes, qu'elles appartiennent probablement au meilleur monde.

— Le dîner chez les Breteuil sera très froid ! crie l'une d'elles.

— Parce que ?... glapit sa voisine d'en dessous,

— Parce que la princesse M... et la duchesse de L... y sont invitées toutes les deux, qu'elles y vont toutes les deux et qu'elles ne peuvent pas se sentir !

J'entends, sans la voir, la première partie de l'escorte et le premier landau — passage accueilli paisiblement dans notre coin de foule et commenté brièvement par le trottin :

— C'est rien, c'est Hennion... C'est rien, c'est h'un général...

— Ma chère, ulule une des dames de l'échelle, quels landaus miteux !

— Ces types en bicorne à plumes, remarque le trottin, ils n'ont pas l'air de se douter que les bordures en autruche ne se portent pas cette année !

Mais soudain elle pâlit, pince la bouche, danse sur place et s'écrie nerveusement :

— Les voilà ! les voilà !

— Les voilà ! répètent les dames de l'échelle, le plombier jusque-là taciturne, le jeune homme serin et bien mis, tendus vers des arrivants que je ne vois toujours pas...

— Vive le roi !... Vive la reine !.. Vive l'Angleterre !...

Les dames glapissantes, le trottin blême et enivré, qui a deux larmes au bout des cils, le plombier qui acclame sans lâcher son mégot de cigarette, mes voisins tout à l'heure insignifiants, indifférents, tous donnent de la voix, lèvent les mains, agitent des mouchoirs, chacun dardant, pour aviver d'autant le foyer d'enthousiasme populaire, sa petite flamme personnelle, courte, ironique exprès, tutoyeuse ou respectueuse, sincère partout, et qui se moque de soi par respect

humain, dès que le cortège a tourné le coin de l'avenue :

— Pas mal, tout ça, pas mal !... juge le trottin, que l'émotion enroue encore. Y a qu'une chose à supprimer : le chapeau bleu de la reine Mary.

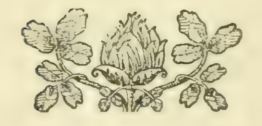
LE SOIR, LES ILLUMINATIONS

C'est beau, une foule. Celle-ci, égayée de chapeaux clairs, de visages féminins, coule d'un flot si lent que son courant est à peine sensible, sous les feux colorés de la rue Royale. Place de la Concorde, une indicible « colle » fige deux cents automobiles et plus. Aucune impatience ; on s'installe pour un bout de temps, bord à bord, comme sur la rivière anglaise. Des familles fusionnent, des jeunes gens échangent une ciga-

rette, les enfants perchent sur le toit renversé des landaulets... Derrière nous, il y a un grand pan libre de ciel d'avril, sombre, étoilé, coupé par le jet de lumière lactée qui tombe de la tour Eiffel.

Les illuminations... Eh bien, non, ce n'est pas ça. Les maisons de la rue Royale, derrière leur double ruisseau électrique, tombent dans une ombre massive où se perdent leurs drapeaux claquants. Le boulevard, éteint ici, allumé là, n'a que des touches de lumière. L'avenue de l'Opéra n'a pas éclairé ses guirlandes et noircit comme au lendemain d'une fête. La rue de la Paix triomphe facilement, et nous y apprenons surtout ce qu'il eût fallu faire et ne point faire. Un peu plus d' « entente cordiale » entre les commerçants, un peu plus d'unité décorative, un peu de soumission à une idée directrice, qui a manqué, et Paris s'embrasait d'un incendie concerté,

réparti, bleu et jaune comme les trois fenêtres de cette commerçante habile, par exemple, ou rose d'aurore, ou tout arrosé de rivières légères, en émeraudes vives...





A TOURS



A TOURS

En regardant Houssard accusé d'avoir tué et Madame Guillotin accusée d'avoir aimé.

27 Juin 1912.

L'abominable journée d'internement, d'immobilité, d'étouffement, de déception ! Journée commencée dans l'attente d'une émotion neuve, journée qui rassemblait tous les lambeaux épars d'un beau drame, comme Donner, rapprochant les nuées, libérait la foudre ! Rien n'a jailli : ni cri, ni sanglot, ni aveu irrépressible, et l'in-

terminable jour s'achève dans l'ennui et la somnolence.

Avant l'entrée de la cour, le public, peu discret, manifestait pourtant une fièvre, une gaieté assez sinistres. Beaucoup de femmes venues pour *elle*, agitées d'une méchanceté mal cachée...

Je m'attendais à plus de gravité dans l'assistance. Ces messieurs de la presse judiciaire, débordant de jovialité, s'épanouissent en pronostics narquois. L'atmosphère ? un peu d'une répétition générale d'après-midi, et d'ailleurs voici Capus. L'impression théâtrale se précise, si je détaille, sur l'estrade vide, des portes à demi brisées, des planches, des ballots mal ficelés, un bric-à-brac de décor miteux. Je me laisse gagner par la légèreté blasée de mes compagnons jusqu'à oublier que ces portes défaites ont servi de cibles, que ces ballots cordés contiennent des vêtements raidis encore d'un sang ancien.

L'entrée de Paul Houssard me rend à la réalité. Il est assis et ne montre que son profil. Pas une seule fois il ne se tournera vers la salle. Pendant sept heures, nous ne verrons que son profil honnête, quelconque, sauf la brisure têtue du nez. Cette brisure obstinée et cette nuque sans inflexion me rappellent singulièrement le capitaine Meynier. Houssard parle, et c'est encore la voix du capitaine Meynier, voilée, embarrassée et douce, et jusqu'à ce hochement de tête bizarre qui dit « non » quand l'accusé répond : « Oui, monsieur le président ».

C'est alors que commence le plus interminable, le plus soporifique dialogue entre le président Roussel et l'accusé. Dialogue ! que dis-je ? monologue, monologue présidentiel, débité avec une lenteur, une monotonie exaspérantes ; des redites, des digressions sans utilité ; une insistance sans pénétration ; une minutie tâtillonne à lasser toutes les oreilles, à décourager l'atten-

tion la plus passionnée ! Une intervention cinglante de Me Henri-Robert, une réplique féline de Me Maurice Bernard viendront seules, de loin en loin, interrompre ce ruissellement tiède de paroles, car Houssard, prostré, presque aphone, tiraillé de tics nerveux, n'oppose que des : « Je ne sais pas, je ne me rappelle plus ».

Il murmure à peine, sans geste, et sa voix ne s'élève un peu que pour affirmer : « Il n'y avait rien entre Mme Guillotin et moi. »

Rien ne marque qu'il soit révolté par les questions très précises qu'on lui pose à ce sujet. Il nie simplement. Il proteste contre l'évidence, avec une sérénité bornée de galant homme.

Le bref et muet passage à l'audience de Mme Guillotin, sous ses voiles noirs, le bouleverse. L'accusé semble ressentir sa présence comme une haleine, comme l'atteinte d'un vif rayon. Il respire vite, il avale avec peine, comme s'il avait les amygdales enflées. Il jette sur elle de

fréquents regards brusques, il penche vers elle, comme aimanté.

D'elle, je ne vois d'abord que le poignant spectacle d'une main gantée de noir, crispée au-devant du visage dans un mouchoir blanc. Mais durant la suspension d'audience, alors que les curieux tentent sauvagement de s'approcher d'elle, je puis à mon aise regarder sa solide figure, toute fardée du feu mauve qui monte aux joues des rousses congestionnées. Elle a le front taurin, le nez obstiné, une ferme bouche de forte mangeuse et la plus splendide couronne de cheveux ardents, serrés, domptés à grand'peine, prêts à s'épandre, à bondir, si impatients et si enflammés que le calme, au-dessous d'eux, de deux grands yeux bruns semble un mensonge.

*
* *

28 Juin 1912.

Mme Guillotin a parlé. Elle a cessé d'être la statue endeuillée et muette, embarrassée de crêpe.

On oublie la suffocante chaleur et l'odeur de chambrée parce qu'elle paraît, grande, traînant ses voiles et son manteau de cachemire avec l'impatience d'une femme accoutumée à marcher nue et libre. La même curiosité goujate s'est levée sur son passage. J'entends, comme hier, des mots révoltants, des estimations de bouviers.

Elle se plante, droite, à la barre des témoins et j'écoute, avant ses paroles, le son de sa voix. Dès les premières réponses de cette voix nette, d'abord pincée dans la gorge par l'émotion, mais qui monte et nasille légèrement lorsque le témoin s'irrite, on est fixé. Mme Guillotin fait tête à tous les dangers. Quelqu'un s'écrie derrière moi :

— Ah ! là, là ! son avocat n'a pas besoin de s'inquiéter. En voilà une qui peut sortir sans sa bonne !

A la suspension d'audience, un grand avocat appréciera d'un mot la « manière » de Mme

Guillotin : « C'est du Mme Steinheil, et du meilleur. »

Encore une fois, voici devant nous, noire et coiffée d'or rutilant, une incarnation de la vaillance féminine. Encore une fois je m'écrie : « Que c'est solide, une femme ! »

Celle-ci doit compter non seulement avec le tribunal, mais avec le public dont elle sent derrière elle l'aversion, le détestable souhait — le public qui la veut coupable ! Elle ne faiblit pas. Pleurer un instant et dire : « Je souffre ! Ma situation est affreuse », ce n'est pas faiblir, c'est changer de moyen.

Le ton de ses réponses au ministère public est celui d'une femme à qui on manque de respect. Elle dédaigne parfois la vraisemblance et il arrive que sa liberté d'expression avive les murmures hostiles ; mais ces murmures partent d'une assistance énervée, dont la sensiblerie s'étonne qu'une femme dise ces mots : « L'assassin de mon

mari », « le crime », sans trembler ni baisser la voix.

Irritable, intelligente, Mme Guillotin ne prend pas toujours la peine de maîtriser sa colère. Elle jette des « non, non » impérieux. Il lui échappe un frappement de pied qui sied à sa figure embrasée, à son front junonien, un peu bestial. Il semble que tout excès d'expression embellisse cette face colorée où tout s'anime dès que la bouche parle : narines avides, joues attendries de larmes, sourcils enclins à se rejoindre.

Elle fut coquette, à coup sûr, et orgueilleuse d'elle-même, heureuse d'inspirer l'amour. C'est avec une complaisance peu dissimulée qu'elle répète : « Mon mari m'aimait passionnément », « il ne voyait que moi », « M. Houssard avait pour moi une passion intense, véritablement anormale » (*sic*).

« Monsieur Houssard », c'est ainsi qu'elle nomme posément, sans se tromper, celui qui

tua pour elle et qui se défend d'être son amant. Il est toujours là, si pâle, si inerte, comme oublié. Mais il l'écoute parler, elle. Il tressaille et se dresse automatiquement quand on l'interpelle, puis il retombe, penché, tendu vers le délice d'entendre enfin la voix qu'il aime...

Durant la suspension d'audience qui suit sa déposition, Mme Guillotin se repose à la façon des athlètes pendant les trèves d'une lutte. Molle, détendue et laissant aller tous ses muscles, dormir toutes ses forces, elle attend le défilé des témoins. Craignait-elle cette théorie blême de domestiques renvoyés, de voisins venimeux, ce valet de chambre ricaneur et peureux, cette jeune Allemande indécise, et Mlle Laudereau balbutiante, tous ceux qui ont versé à l'instruction, contre Mme Guillotin et Paul Houssard, des flots de fiel, et qui se taisent maintenant, à la barre, qui reculent, balbutient, oublient, se rétractent et filent, le dos rond, sous le grand jour de l'audience ?

Nous sommes gênés, écœurés. Ces basses anecdotes de cloisons trouées, de rideaux soulevés, d'épingles à cheveux égarées, ce syndicat d'espionnage, de médisance, peut-être de calomnie, révoltent à la fin. Il s'en faut de bien peu qu'on ne se tourne, pour l'absoudre, vers cet être à la fois héroïque et veule qui n'ouvre la bouche que pour attester : « Elle est innocente. Je l'aimais... Elle n'a pas voulu m'appartenir... J'ai tué parce que je l'aimais... »



DANS LA FOULE



DANS LA FOULE

Après l'affaire de la rue Ordener.

2 Mai 1912.

...Il y a quelque chose là-bas... C'est plus loin que la foule, arrêtée par un barrage d'agents et de gardes de Paris, et qui se répand en ruisseaux inégaux sur les bas-côtés de la route, qui stagne en longues flaques noires... C'est derrière la poussière siliceuse et lourde qui vole comme l'écume des vagues... Il y a quelque chose là-bas, à droite de la grande route, quelque chose que tout le monde regarde et que personne ne voit...

Je viens d'arriver. J'ai déployé tour à tour, pour me pousser au premier rang, la brutalité d'une acheteuse de grands magasins aux jours de solde et la gentillesse flagorneuse des créatures faibles : « Monsieur, laissez-moi passer... Oh ! monsieur, on m'étouffe... Monsieur, vous qui avez la chance d'être si grand... » On m'a laissée parvenir au premier rang parce qu'il n'y a presque pas de femmes dans cette foule. Je touche les épaules bleues d'un agent — un des piliers du barrage — et je prétends encore aller plus loin : « Monsieur l'agent... »

— On ne passe pas !

— Mais ceux-là qui courent, tenez, vous les laissez bien passer !

— Ceux-là, c'est ces messieurs de la presse. Et puis c'est des hommes. Même si vous seriez de la presse, tout ce qui porte une jupe doit rester ici tranquille.

— Voulez-vous mon pantalon, madame ? suggère une voix faubourienne.

On rit très haut. Je me tais. Je regarde la route, barrée de tourbillons intermittents. Je vise, comme tout le monde, un point presque invisible derrière la poussière et le rideau d'arbres : une bicoque grise, l'angle de son toit posé de biais... Je piétine sur place, en proie à une agitation badaude :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'on a déjà fait ? Où sont-*ils* ?

L'agent, tourné vers la route, ne me répond plus, ma voisine, une personne en cheveux, qui abrite un bambin sous chaque bras, me toise. Je me fais très douce :

— Dites, madame, *ils* sont là-bas ?

— Les bandits ? Mais bien sûr, madame. Dans cette maison, à droite.

L'intonation signifie clairement : « D'où sortez-vous ? Tout le monde sait ça ! » Un gros

gars tranquille, contre mon dos, me renseigne :

— *Ils* sont là-dedans. Alors, crainte qu'*ils* réchappent encore, on va *les* faire sauter à la dynamite...

— Les faire sauter ? Ah ! là là ! Je paye dix qu'ils se trottent et qu'ils laissent Lépine en carafe !

Cette réplique sportive émane d'un jeune homme pâle et désabusé, qui témoigne par ailleurs d'une activité continue : il s'appuie sournoisement contre ses voisins, il me presse avec une fausse maladresse. Je gage qu'à la première occasion il va foncer tête baissée sous le bras de l'agent et filer sur la route vide...

Ils sont là-bas... On va *les* dynamiter... L'exécrable esprit spectateur s'empare de moi, celui qui mène les femmes aux courses de taureaux, aux combats de boxe et jusqu'aux pieds de la guillotine — l'esprit de curiosité qui supplée si parfaitement au réel courage... Je piétine, je

plie le front pour me garer des rafales de poussière...

— Mais, madame, si vous croyez que c'est commode d'y voir quelque chose à côté de quelqu'un qui remue autant que vous !

C'est ma sévère voisine, la mère de famille. Je grommelle et elle me reprend vertement :

— C'est vrai, ça ! Ça ne serait pas la peine qu'on soye là depuis neuf heures ce matin pour que vous vous mettiez devant moi au dernier moment ! Une place gardée, c'est une place gardée. D'abord quand on a un si grand chapeau, on l'ôte !

Elle défend son « fauteuil d'orchestre » avec une autorité qui cherche — et trouve —l'approbation générale. J'entends derrière moi des cris rythmés de : « Chapeau ! Chapeau ! », des plaisanteries qui datent des revues de l'année dernière, mais qui prennent ici une étrange saveur quand on songe à ce qui se passe là-bas...

Soudain le vent jette sur nous, avec la poussière qui craque sous les dents, l'odeur connue, l'odeur saisissante de l'incendie : là-bas, ce n'est plus de la poussière qui aveugle la route, mais l'azur gris d'une fumée violentée par le vent... Les cris, derrière moi, montent comme des flammes :

— *Ils* y sont ! *Ils* y sont !... Entendez-vous ? J'ai entendu le coup ! La maison a sauté !... Non, c'est les coups de fusils !... *Ils* se sauvent, *ils* se sauvent !...

Personne n'a rien vu, rien entendu ; mais cette foule nerveuse qui me serre de tous côtés invente, inconsciemment, peut-être télépathiquement, tout ce qui se passe là-bas. Une poussée préparée, irrésistible, rompt le barrage et me porte en avant; je cours pour n'être pas écrasée; je cours en même temps que ma voisine et ses deux enfants agiles. Le jeune homme sportif et désabusé m'écarte d'un rude coup d'épaule, mille

autres viennent derrière. Nous courons, avec un bruit de troupeau, vers le but plus que jamais invisible, *là-bas*...

Un arrêt brusque, puis un reflux me renversent à demi. Agenouillée, je me suspends à deux bras solides qui me secouent rageusement d'abord, puis me halent ; je n'ai pas le temps de remercier :

— Où sont-*ils* ? Où sont-*ils* ?..

Une ouvrière chétive, en tablier noir, halète :

— *Ils* sont sauvés ! *Ils* courent dans les champs ! Le monde court après eux !

Elle ne peut pas le savoir, elle n'a rien vu. Elle crie, elle raconte tout haut ce qu'elle imagine... La cohue nous reprend toutes deux, nous soulève ; je m'abrite un instant contre un homme très grand, qui se laisse ballotter et rouler froidement, ses deux bras levés soutenant en l'air un appareil photographique qu'il fait fonctionner sans relâche, au jugé...

La poussière, la fumée suffoquent.... Pendant que le vent déplace le nuage qui nous couvre, je m'aperçois que je suis tout près de la bicoque défoncée qui craque et flambe ; mais tout de suite la foule m'emporte et je lutte pour qu'elle ne m'écrase point... On crie confusément ; les voix sont rauques et enrouées comme celles des gens qui sanglotent. Une clameur se précise, s'étend et régularise le tumulte : « A mort ! A mort ! » Je respire, grâce à une trouée...

— A mort ! A mort !

De nouveau me voici poussée, meurtrie, acculée contre l'arrière d'une automobile qu'on ouvre pour y hisser *quelque chose* de lourd, de long, d'inerte...

Aucun de ceux qui crient près de moi, autour de moi, ne distingue ce qui se passe ; mais ils crient par contagion, par imitation, puis-je dire par bienséance ?...

— A mort ! A mort !

Ce carrier blond aboie, mécaniquement, les yeux fixes ; un Méridional dodu grasseye « A mort ! » sur le ton dont il dirait « Mais parfaitement ! » ou bien *bis !* au café-concert. J'admire, stupéfaite, deux midinettes, aussi gaies qu'à la foire de Neuilly, qui se tiennent par le bras, plient sous les bourrades, se laissent secouer et s'arrêtent de glapir : « A mort ! A mort ! » pour éclater de rire...

Entre les têtes, entre les épaules mouvantes, la masure m'apparaît, enlacée de flammes... Un homme se penche à une fenêtre éventrée et jette en bas un matelas, des draps trempés d'un sang si abondant et si rose dans le plein jour de midi qu'il me semble artificiel...

— A mort !

Comme les cris, ici, s'échauffent et s'enragent !... Je sens la voiture frémir, démarrer lentement. Il me faut derechef courir si je ne veux pas tomber sous les pieds de ceux qui la suivent...

Son passage semble aimanter et entraîner la foule entière...

Enfin je puis ralentir ma course, m'arrêter. L'automobile et son escorte hurlante s'éloignent comme un noir orage. Déjà la route blanche, du côté de Paris, se couvre d'une multitude volubile, encore à demi ignorante de ce qu'elle enveloppa. Désagrégée de sa masse, je demeure un long instant devant le bouquet de flammes nourries de bois sec, magnifiques et joyeuses, variées par le vent vif. C'est là qu'*ils* gîtaient..

Grain de foule opprimé et aveugle tout à l'heure, je redeviens lucide. Je m'en vais à mon tour vers Paris, pour y savoir à quel drame je viens d'assister...



LA BANDE



LA BANDE

23 Février 1913.

Je ne puis, de la place que j'occupe, les voir tous. Au premier rang, je reconnais facilement Soudy, Kilbatchiche, et Callemin plus loin, et encore Dieudonné. Carouy, au second rang, m'apparaît de temps en temps, intercalé dans une frise bleue et rouge de gardes municipaux.

Je les reconnais, grâce aux journaux qui, depuis tant de jours, nous les montrèrent, faces, profils et nuques. Mais ils ne me semblent presque pas plus vivants, ici, que les instantanés et les croquis sans nombre qui me rendirent leurs traits

familiers. L'épuisement de douze audiences consécutives, sans doute, les fait mornes, ensommeillés, et ils subissent maussadement la triste lumière d'atelier qui tombe d'en haut, tamisée par la neige tourbillonnante. La raideur, la militaire carrure des gardes qui séparent les accusés soulignent la veulerie de certaines attitudes ; je remarque des épaules effondrées, qui ont l'air vides, et des nuques de travers comme on en voit aux sans-gîte qui dorment dehors sur les bancs. Une grande main, d'une laideur éloquente et terrible, cache et soutient une face penchée : cette main-là a visé. Cet index, élargi du bout, a pressé sans trembler — combien de fois ? — le meurtrier petit ressort... Je me répète cela, pour me faire peur, pour tâcher de restituer à la « bande » sa sinistre auréole. Il y faut un réel effort. Car aujourd'hui, Dieudonné, par exemple — en dépit du poil noir, plus noir sur le front pâle, du charbonnage des sourcils et de la mous-

tache — Dieudonné a la moustache raide et le regard veule. Callemin, à demi couché en avant, les coudes étalés et le menton sur ses mains croisées, Callemin myope, mobile, impudent, respire moins l'insolence que le contentement de soi. Ce potache à pamphlets ne dira aujourd'hui que quelques mots insignifiants, mais c'est dans l'expression de son visage, dans un haussement de sourcils, dans une lippe dédaigneuse, qu'éclatent à tout moment la joie d'une supériorité incontestée, le plaisir d'affirmer sa « culture » et d'exercer une ironie littéraire...

Le poison de la littérature !... En lisant les interrogatoires, en écoutant parler les accusés, je ne puis m'empêcher de voir en eux des intoxiqués.

Les moins atteints, les plus incultes, cèdent au besoin théâtral d'étonner le jury et le public, ceux-là prennent contact avec la littérature à la façon des enfants, des illettrés et des sauvages :

par le drame. Chez les simples de la bande se décèle la vénération de l'imprimé, le fanatisme du mot difficile : « Ah ! dis-moi encore des mots que je ne comprends pas ! » criait à son amant, avec l'accent de lui jeter son âme, une midinette amoureuse...

C'est à ce cri-là que je pense lorsque Gauzy, après avoir soucieusement griffonné, se lève et lit, d'une voix appliquée : « Je demanderai au témoin s'il n'a pas l'impression que je *suis été* trompé ; s'il n'a pas, dans toute cette triste affaire, la certitude, dis-je, que j'étais une victime.»

Cet homme, qui joue sa tête, cet homme, qui peut être innocent, a donc rédigé avec une sorte de plaisir sa phrase. Il a écrit « triste affaire » et « dis-je » entre deux virgules... Avec Gauzy, nous sommes très loin, évidemment, des boutades médiocres de Callemin, et Callemin — qui connut aux audiences l'insuccès d'une vedette de quartier qu'on transporte au boulevard — ap-

paraît très inféreur à Kilbatchiche. Tous trois ont pourtant bu à la même dangereuse coupe : ils ont lu...

Quand Kilbatchiche se lève et commence à parler, on cède d'abord à l'attrait triple d'une jolie voix, facile et douce, d'un vocabulaire mieux que correct, et d'une tête régulièrement construite, sans bosses ni dépressions inquiétantes, où la mâchoire n'est point monstrueuse, où le crâne, honorable, s'achève en un beau front chimérique. Mais à l'entendre d'abord solliciter — sans brièveté —l'autorisation de poser à un témoin quelques questions, puis exposer — et non compendieusement ! — une série de questions, je juge que c'est lui le plus malade. Parler, avec une fluide élégance qui semble ignorer l'effort, sinon l'effet ; parler, avec une modération de ton qui n'exclut ni la recherche ni l'exaltation ; parler, c'est pour Kilbatchiche un délice, pis qu'un faible, presque une manie.

Pendant qu'il achève une chevaleresque péroraison en faveur de Mme Maîtrejean, Dettwiller lève vers lui une face ahurie, où des yeux roses de lapin albinos clignent, d'admiration ou de sommeil ; Soudy ne détourne même pas son profil coupant où le nez long avance, tandis que le front et le menton fuient ensemble. Ainsi il ressemble — le cheveu long et lisse aidant — à certaines faces de Peaux-Rouges où, entre la joue aplatie et le crâne en pain de sucre, brillent deux yeux tout petits, impénétrables...

Debout et parlant, au-dessus du lapin aux paupières roses et du Peau-Rouge déteint, debout près de l'informe Bélonie, devant Poyer (celui-ci, nous l'avons tous plus ou moins vu, c'est le valet de pied dont on dit : « Sa figure ne me revient pas ») Kilbatchiche continue, de sa voix nette et douce, il continue de leur verser le poison.

A travers la nuit où ils se sentent tous descendre, le mot, la phrase les charment encore, confusément, par instant... Même dans l'auditoire, on témoigne une espèce de déférence à la rhétorique de celui que d'aucuns nomment « le sinistre raseur »...

Mais que pense-t-il, celui qui parle à peine, et qui rêve si sombrement, le front sur sa main ? Celui-là, c'est Carouy, qui n'espère plus rien. Croit-il encore à la solidarité de ceux que nous avons appelés, romanesquement, la « bande » ? Il ne s'est pas tourné une seule fois vers eux, aujourd'hui. Il n'a rien demandé, autour de lui, à ces visages où je cherche en vain le sceau d'une fraternité redoutable. Eteints par l'internement, comme Bélonie, comme Dettwiller, ou secoués, comme Callemin, d'une gaieté méprisante, ils ont l'air de gens que les hasards du meurtre et du

vol rassemblèrent ici. Je ne parviens pas à sentir, entre eux, cette chaleur de prosélytisme, cette émotion cachée, un peu démentielle, qui hausserait une association de coquins au niveau d'une phalange d'insurgés... Est-ce à cela que rêve Carouy, désabusé ? Il n'a pas l'air féroce, il a l'air sagace. Son nez ouvert, son œil, sont d'un chien subtil ; le dernier « chien sage », comme disent les chasseurs, d'une meute démoralisée, où l'on a commencé à s'entre-mordre...

Dirai-je les cheveux courts, le col blanc, la lavallière à pois et le sarrau de Mme Maîtrejean ? On a fait à cette jeune femme qui figure, déguisée, en plein midi, aux audiences d'assises, un succès auquel je ne puis rien ajouter. Elle n'a besoin de personne. Son innocence agressive ignore le trouble, et — son costume autorise la comparaison — nulle actrice ne fit paraître sur les plan-

ches un « culot » égal au sien. Culot qui demeure pédagogique — sa vive parole enseigne et châtie, le président Couinaud en sait quelque chose ! J'ai bien cru, un moment, qu'elle allait lui coller cinq cents lignes. A cause du sarrau d'écolière, on s'est écrié : « C'est Claudine ! » mais dès qu'elle parle, on s'aperçoit que c'est « Mademoiselle ».





LA FOULE LE SOIR DES ÉLECTIONS



LA FOULE LE SOIR DES ÉLECTIONS

30 Avril 1914.

Est-ce, ou non, la même foule qui attendait sous la pluie, le mois dernier, les chars de la Mi-Carême ? Elles se ressemblent comme deux marées, celle-là, et celle-ci qui devant le *Matin* piétine sans avancer et bout sans éclater.

Ai-je sous les yeux des habitués de la badauderie, de ceux qui ont toujours une heure, un après-midi, une journée à perdre autour d'un accident, d'un défilé, d'une bagarre ?... Non, ils sont trop bien informés. Ils sont venus ici, de Montmartre, de Montrouge, ils n'attendent d'au-

tre événement que les lettres et les chiffres bleus sur l'écran dépoli ; ils lisent en connaisseurs les noms de circonscriptions lointaines et d'obscurs ballottés... Il ne manque à cette foule aux visages mauves, levés vers les globes électriques, que la passion. Elle « connaît son affaire », mais pour l'heure elle s'en moque. Pis : elle s'en amuse. Elle acclame de temps en temps un nom, pour rire ; elle conspue, pour faire quelque chose. Quand l'attente se fait longue, entre deux « résultats complets », elle crie gentiment « hou ! hou ! » à tout ce qui passe, à l'auto qui se range péniblement près d'un trottoir submergé ; elle chante, de bonne humeur : « Conspuez l'auto ! conspuez !... » Enfin elle s'occupe.

Un jeune homme, distrait par le voisinage d'une jeune femme agréable, clame tout à coup, par contagion : « A bas Millerand ! », puis se reprend : « Qu'est-ce que je dis donc ? Vive Millerand ! Vive Millerand ! »

Un seul beau cri, sincère, magnifique, unanime, salue, comme le bouquet resplendissant d'un feu d'artifice, la défaite de Thalamas. Cela prend, une minute, les proportions d'une allégresse populaire ; une petite dame gentille fourre son « édition spéciale » sous le nez d'un inconnu et lui saute au cou :

— Thalamas est battu, monsieur, Thalamas est battu !

— Oui, madame ! claironne le monsieur.

Il empoigne la petite dame sous le bras et ils s'en vont du meilleur accord, chacun brandissant son « édition spéciale » comme un drapeau.

Que tout cela semble gai, quelle légèreté dans ce peuple, qui déguise et trompe, par des rires et des propos libres, son attente obstinée !... Légèreté apparente, car ce n'est pas le hasard qui l'a si minutieusement documenté. Elle est politicienne, cette foule ironique, j'aurais tort de m'y

tromper. Qu'il passe, sur ces mille visages mauves, une parole de tempête ou le vent d'un affront, ils ne s'appellent plus les badauds, ils s'appellent la Révolution.





LA FIN D'UN TOUR DE FRANCE



LA FIN D'UN TOUR DE FRANCE

28 Juillet 1912.

— En allez-vous de d'là, bon Dieu ! Ils viennent, ils viennent !

Nous ne bougeons pas. Nous restons muets et dédaigneux dans l'automobile, rangée au bord de la route, près du passage à niveau de Villennes. Une heure d'attente nous a édifiés sur la valeur de cet avertissement, jeté en passant par des bicyclistes. Ils sont rouges, excités, suants ; ils arborent de petits drapeaux à leur guidon et pédalent très vite, en criant des choses péremptoires. Ce ne sont pas des éclaireurs, ce sont des

petits jeunes gens du dimanche, qui jouent à troubler le calme du paysage maraîcher et n'y arrivent pas.

De Poissy à Villennes, les marges poussiéreuses de la route servent de tapis à des familles paisibles, à des cyclistes sans prétention guêtrés de ficelles, à quelques poivrots dominicaux. Il y en a qui déjeunent en attendant, comme nous, le retour des « Tour de France ».

Le vent léger balance les graines d'asperges, les fleurs d'oignons et les épis encore debout, portant avec lui l'abominable odeur des épandages nourriciers.

De temps en temps, un adolescent dévale sur deux roues, les basques au vent, et crie, les yeux hors de la tête, des nouvelles dramatiques, inventées tout exprès :

— Y en a un qui vient de se tuer !...

— I' sont plus que trois de l'équipe Peugeot ! Tout le restant a crevé !...

La route en farine blanche se soulève derrière eux, comme le nuage de vapeur qui cache, au théâtre, un malin esprit évoqué...

Mais voici d'autres gens, également montés sur deux roues ; non plus rouges, mais d'un jaune étrange, ils semblent appartenir à une autre race. Un maquillage de sueur et de poussière les masque, empâte leurs moustaches; leurs yeux caves entre des cils plâtreux leur donnent un air de puisatiers rescapés.

— Ça, c'est les amateurs sérieux, dit mon compagnon. Les coureurs ne sont pas loin...

Il parle encore qu'un nuage bas blanchit au détour de la route et roule sur nous. Nous sommes aveuglés, suffoqués ; nous démarrons à tâtons ; une voiture-pilote hurle à nos trousses comme la sirène d'un navire perdu ; une autre nous frôle et nous dépasse, d'un élan hardi et onduleux de poisson géant ; un fretin affolé de cyclistes aux lèvres terreuses, entrevus dans la pous-

sière, s'agrippe aux ailes des automobiles, dérape, s'écrase...

Nous suivons, engrenés dans la course. J'ai vu passer devant nous, tout de suite avalés par des tourbillons lourds, trois coureurs minces : dos noirs et jaunes, chiffrés de rouge, trois êtres qu'on dirait sans visage, l'échine en arceau, la tête vers les genoux, sous une coiffe blanche... Ils ont disparu très vite, eux seuls muets dans le tumulte; leur hâte à foncer en avant, leur silence semblent les isoler de ce qui se passe ici. On ne dirait pas qu'ils rivalisent entre eux, mais qu'ils nous fuient et qu'ils sont le gibier de cette escorte où se mêlent, dans la poussière opaque, des cris, des coups de trompe, des vivats et des roulements de foudre.

Nous suivons, nourris de fin silex croquant, les narines brûlées. Il y a devant nous, dans le nuage, l'ombre basse et vague d'une automobile invisible, proche pourtant à la toucher du capot ;

nous grimpons sur le siège pour regarder, derrière, un autre fantôme de voiture, et d'autres derrière celui-là ; on devine des bras agités, on entend des cris qui nous maudissent et réclament le passage...Il y a partout, autour de nous, le danger, la suffocante odeur grasse et brûlée des incendies commençants ; il y a en nous, et partout autour de nous, le goût démoniaque de la vitesse, l'imbécile et invincible envie d'être « le premier »...

Ce pendant les coureurs muets — tête modeste du cortège assourdissant — nous ont menés jusqu'à la voie du chemin de fer, où la barrière fermée immobilise un instant la course. Une foule claire, endimanchée, attend et acclame ; là encore, les petits hommes noirs et jaunes, chiffrés de rouge, se faufilent par la porte des piétons, franchissent la voie et s'éclipsent. Nous restons parqués derrière les grilles, furieux et comme frustrés. Le nuage de poussière, un instant abattu,

me laisse voir une triple file d'impatientes et puissantes voitures, couleur de route, couleur de boue — des chauffeurs couleur de muraille et masqués, qui guettent, prêts à dépasser, d'une embardée peut-être mortelle, le voisin de devant... A ma droite, deux hommes sont debout dans leur voiture, tendus en gargouilles par-dessus la tête de leur conducteur. Dans la voiture de gauche, un autre, noir de graisse et d'huile, se tient à croupetons, les pieds sur les coussins, et darde sur la route le regard de ses lunettes bombées. Tous ont l'air prêts à bondir, à frapper, et l'objectif de maint appareil photographique inquiète, braqué, comme un canon noir... Il fait chaud. Un soleil orageux couve toute cette férocité anonyme...

La foule cordiale, joviale, attend, tout le long de Poissy, les coureurs que nous rattrapons. Un bon gros père, un peu saoul, veut témoigner son enthousiasme en étreignant l'un des automa-

tes noirs et jaunes, qui passe ralenti : l'automate sans visage détache soudain, sur la trogne du gros père, un poing terrible, et rentre dans son nuage comme un dieu vengé...

Avenue de la Reine, à Boulogne... La foule, de plus en plus dense, a envahi le milieu de la chaussée, et, dans son zèle incommode, s'ouvre tout juste devant le gagnant, qui maintenant relève la tête, montre ses yeux exaspérés et sa bouche ouverte, qui peut-être crie de fureur... On lui fait place, mais la foule se referme devant nous qui le suivons, comme un champ d'épis serrés se remêle après une rafale. Un second coureur nous frôle, pareillement entravé par la multitude qui le fête, et sa blonde figure, pareillement furieuse, vise follement un point devant lui : l'entrée du vélodrome...

C'est fini. Il n'y a plus maintenant que la piste immense du Parc des Princes, emplie d'une foule étale. Les cris, les battements de mains, les mu-

siques, ne sont que brise au prix de la bourrasque qui m'apporta jusqu'ici et d'où j'émerge assourdie, la tête bourdonnante. Mais je vois encore, là-bas, très loin, de l'autre côté du cirque, je vois se lever, s'abaisser, comme les deux bielles minuscules et infatigables qui suffisaient à émouvoir cette tempête mécanique, les deux jambes menues du triomphateur.





LA-HAUT



LA-HAUT

13 Juin 1912.

... Qu'ont-ils donc ? Comme ils crient, soudain... Ils crient joyeusement, ils agitent les mains, et comme ils renversent la tête ! C'est au changement de leur attitude, puis en les voyant rapetisser, se tasser et fondre, que je m'aperçois que nous montons. Le *Clément-Bayard* vient de quitter le sol ; nulle secousse, nul tressaillement ne m'en a avertie. La graine de chardon mûre se détache ainsi du calice, par une ascension insaisissable, et devient flottante sans qu'on devine le moment où elle cesse d'être retenue...

Ils fondent, ils fondent en-dessous de nous. Leurs cris nous parviennent aigus, clairsemés... Tout à l'heure c'était une foule pressée, encombrante, qui entravait la sortie du dirigeable. A présent ils salissent la place d'une poignée de grenaille noire...

C'est donc bien vrai, nous montons ! Ce balcon de fer, ce wagon sans siège que je comparais, dans le hangar, à un « tram » d'été ; ce plancher d'acier, cette passerelle toute de métal sonore et lourd, ces bagages entassés à l'extrémité fuselée de la nacelle ; et le groupe d'officiers instructeurs, et mes compagnons et moi, tout cela monte sereinement, suspendu au ventre soyeux du dirigeable, au ballon jaune comme un poussin neuf ! Je m'obstine à fixer d'un œil hébété la petite foule noire, juste au-dessous de nous... Je ne puis croire... Mais les pétarades des moteurs, jusque-là muets, le vent vivifiant des hélices réveillent en moi la sensation rassurante

du mouvement, de l'effort, du voyage, et je me retourne avidement pour voir Paris venir à nous !...

Alors je cède brusquement à une allégresse totale, qui s'exprime en *oh !* d'étonnement, en *ah !* extasiés ; allégresse assez incompréhensible en somme : le fait de voguer à deux cents mètres au-dessus de Paris suffit-elle à l'expliquer ?... Allégresse cependant, joie sans ombre, sans âge, joie stupide de se pencher très fort sur la balustrade, pour constater avec éclat qu'il n'y a « rien qui nous tient en-dessous » ! Joie différente de celle que j'ai goûtée lors d'un court trajet sur biplan, car le départ actif, bruyant, intelligent, l'élan de l'aéroplane bannissent le trouble dont je sors, l'inquiétude où j'ai pu douter un moment si je rêvais ou si, miraculeusement, je m'élevais vers le soleil comme une bulle...

Paris se déroule sous nous. On l'a photographié si souvent, du haut du ciel, que je le recon-

nais aisément ; le réseau compliqué de ses voies, ses places en étoile, son fleuve et ses îles forment un plan déjà familier. C'est à des détails de couleur, de relief que je m'attache, à des toits bizarrement bleus ou d'un rouge furieux ; les miroirs d'eau des parcs publics étincellent et s'éteignent, un train s'incurve comme une chenille qu'on agace... C'est de la compacité de la ville que je m'amuse, et de la trouver presque petite et désordonnée... Sa confusion étouffante ne s'arrête, respectueuse, que pour laisser un peu d'air aux beaux édifices : le Louvre et ses jardins nets reposent le regard, le dessin du Luxembourg se lit comme une claire image. Des verdures abondantes et jeunes, en charmilles régulières, font de chaque cimetière un attrayant enclos...

Mais par quels puits misérables, forés au plus épais des maisons modernes, descendent l'air chargé et l'avare lumière ? Que nos logis sont difformes et couleur de beurre sale, auprès des

édifices anciens, d'un gris délicat et éternel ! Les vieux quartiers sont les plus beaux, eux que le temps, la suie, la pierre effritée, la pluie charbonneuse ont couverts d'une cendre nuancée. Je me penche, avec le regret de les dépasser si vite, sur leurs derniers jardins, séquestrés au fond de noires bâtisses, insoupçonnés des passants, languissants et parés comme de précieuses captives... Ne volai-je pas, les premières minutes, au-dessus d'un de ces parterres, celui où fleurit un acacia, près d'une tache allongée de gazon, celui où brille un toit de vitres ?... Je ne sais, je n'y ai pas songé... L'idée que j'ai — là-bas, du côté où la Seine miroite et tourne — un abri où tient tout ce que j'aime m'effleure un instant, mais sans chaleur et sans force. Mon plaisir, trop nouveau, trop vigoureux, oublie inhumainement *ceux d'en bas*...

Ceux d'en bas, je les distingue encore. Ils sont noirs, agiles comme des insectes travailleurs, et

parfois immobiles, soudain, par groupes : à leur arrêt, nous savons qu'il nous contemplent. Notre prodigieux passage, qui fige les hommes, disperse les chiens ; noirs, jaunes, blancs, leurs dos courent de tous côtés et se cachent...

Mais... C'est déjà fini, Paris ?... Tout petit Paris, traversé en quelques minutes !... Nous montons, nous tournons... La queue effilée du dirigeable décrit, sur l'horizon que la ville enfume, un arc de cercle aisé : la campagne maraîchère, verte, quadrillée, apparaît. Plate, florissante et peuplée, elle n'a guère d'autre beauté que sa richesse, cette fausse loqueteuse rapetassée de cent velours. Nos regards plongent dans les blés verticaux, dans les seigles légers, comme dans le poil profond d'une peluche ombrée... Ça et là des villas joujoux enferment leur arpent de terre, d'arbres et de fleurs, dans une enceinte de murs neufs, et l'on songe aux limites puériles que les enfants dessinent, avec des graviers blancs ou des coquilles, autour d'un fort de sable...

Tout devient, sur la terre, d'une précision extrême, et plus petit encore, et simplifié, à mesure que nous montons davantage. Je m'écrie : « Oh ! regardez ! ils ont peigné si finement ce champ... Et pourquoi ont-ils dessiné là une route si capricieuse ?... » *Ils*... Depuis mon départ, je parle d'*eux* comme si je ne devais plus redescendre sur la terre. Il y a deux races : ceux d'en bas et nous, nous les passants du ciel. La nacelle emporte deux ou trois voyageurs qui, comme moi, ascensionnent pour la première fois ; je les vois, comme moi, curieux et détachés de ce qui se passe en bas, étrangers aussi à l'idée de la chute, du danger, même du vertige, adaptés du premier coup au miracle du vol. Nous inventons, pour l'imposer à ceux d'en bas, une architecture nouvelle, une coquetterie décorative qu'ils déploieraient pour nous, rien que pour nous...

Une sécurité exigeante émane de notre joie ; nous demandons au maître de ce beau navire

des voyages sans fin, des nuits bercées à trois mille pieds, des réveils dans les nuages, des crépuscules comme celui-ci, rouge et barré de noir, où demeure assez de soleil pour que s'y embrase la flèche d'un village, de deux, de dix villages épars...

... « La nuit vient », dit l'un de nous. Nous ne pensions pas à elle tant le couchant demeurait clair, et clair encore le panorama de villages, de rivières vives, de routes bifurquées. Mais nous cheminons maintenant au-dessus d'une nappe sombre, une forêt d'un vert sourd, qui absorbe la lumière faiblissante... C'est la forêt de Compiègne, jetée là comme le lé magnifique d'une étoffe crêpelée. L'homme la ronge, hélas ! On voit sur ses bords des dentelures de souris et des brèches profondes, et des trous ronds, qui montrent sa trame nue.

La forêt de Compiègne ! La fin du voyage... Je ne suis pas la seule ni la première à soupirer :

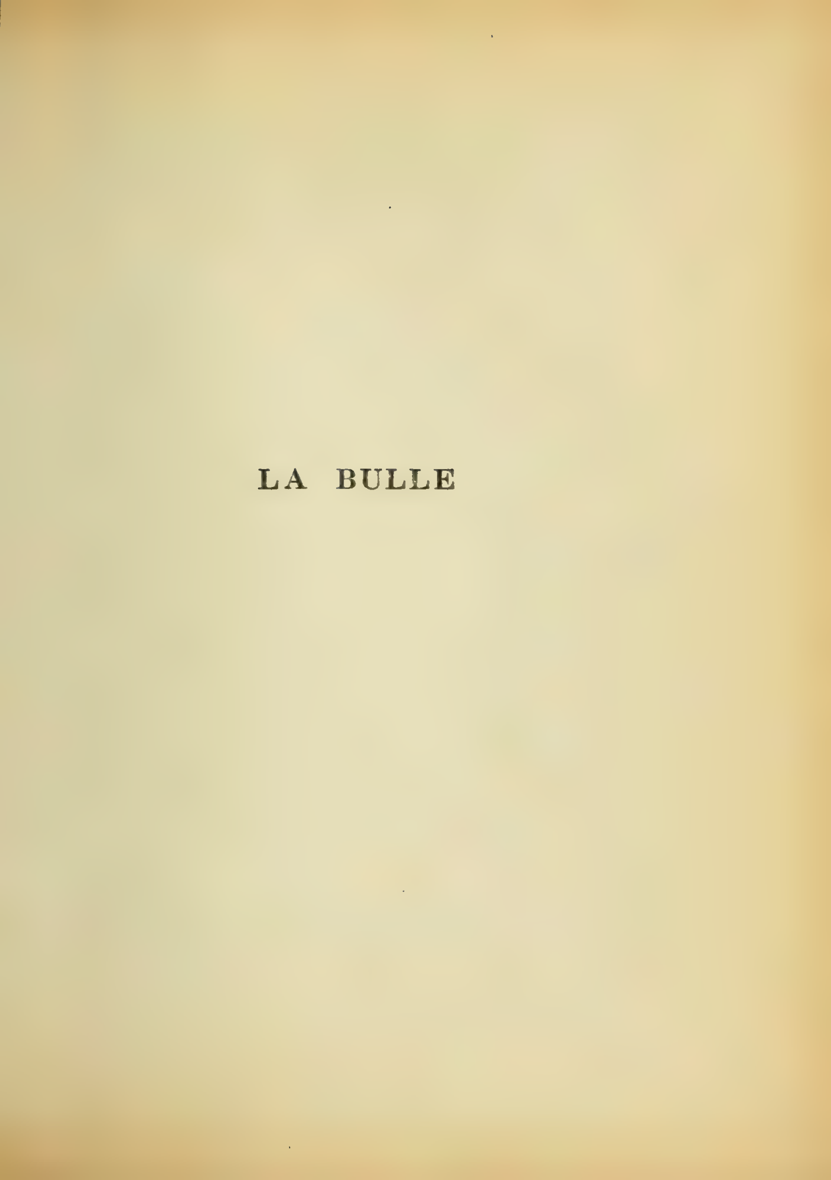
« Quel dommage !... » On croirait, à la ferveur de nos regrets, qu'il s'agit non de descendre, mais de naufrager sur une côte ingrate...

Avec une infaillibilité tranquille de pigeon qui rentre au nid, le ballon se dirige vers son hangar de fer bleuâtre, visible encore au milieu d'un champ. Les prairies, les haies de sureaux grandissent, se soulèvent vers nous. Déjà des câbles tombent de la nacelle, au milieu d'un groupe de soldats, qui nous halent sans secousse... Nous sommes la proie des hommes sans ailes...

Là-haut, dans le ciel de juin, pâle encore d'un si long jour, rien ne marque notre chemin d'air, notre voie invisible. Il fait nuit. Mes pieds baignent dans l'herbe fauchée qui se fane, toute froide de rosée. Un arbuste frôle ma main, comme s'il l'avait cherchée; un lourd insecte, attardé, vibre et se suspend à mes cheveux... Que le

parfum des sureaux est fort, ce soir, et celui des syringas, du foin nouveau et des menthes humides !... La terre nocturne nous reprend et nous caresse dans l'ombre ; amie jalouse, un instant trahie, et qui reconquiert à force d'embaumer...





LA BULLE



LA BULLE

12 Septembre 1912.

... Une bulle qui monte dans l'air, ronde, bien gonflée, couleur d'or, serrée dans sa résille de filet : c'est notre ballon. Le petit panier qui nous emporte semble un accessoire gênant, propre seulement à retarder, à enlaidir ce beau sphérique dont le départ a l'hésitation légère, le caprice incontrôlable d'une aile, mais d'une aile rétive à la volonté de l'homme et qui se joue de lui.

Il monte vite, et nous le croyons lent. Sa lenteur imaginaire nous rassure, en nous décevant

presque, car l'aéroplane et l'automobile nous ont appris à associer, routinièrement, la gifle d'air à l'idée de vitesse. Le vent, qui couchait tout à l'heure le ballon encore amarré, et secouait les arbres du parc, le vent à présent, le vent — c'est nous, nous cinq. La nacelle contient — outre le pilote — le novice mais intrépide passager, l'avocat célèbre, la dame aguerrie et moi. Les flancs de la nacelle recèlent, m'assure-t-on, assez de vin, de sandwiches et de chocolat pour que l'atterrissage en terre déserte offre l'agrément d'une garden-party.

Un sac de lest coule dans la Seine que nous franchissons, et crible l'eau avec un joli bruit de perles... Nous, nous sourions, confiants, étonnés seulement de progresser sans le secours assourdissant d'un moteur, sans laisser derrière nous un sillage de fumée, ni l'odeur de l'essence, de l'huile et du fer chauffé...

— Deux cents... deux cent cinquante mètres

seulement... Mes enfants, je vous en prie, une minute d'attention ! Nous laissons bien la tour Eiffel à gauche ?

— Mais oui, mon vieux, mais oui...

Le pilote seul trouble cette fête du départ. Sa sagacité dévouée gêne notre joie d'irresponsables, et qu'avons-nous de commun avec la tour Eiffel ? Quel besoin, au lieu de rester comme nous satisfait et contemplatif, quel besoin a-t-il, ce pilote, de tripoter des instruments inutiles et de pincer obstinément le lombric de caoutchouc qui pend au ventre rond du statoscope ? C'est tout juste si nous ne récompensons pas son zèle par une commisération injurieuse, en l'adjurant de ne pas s'agiter... Notre bulle couleur d'or monte, monte... Que n'imite-t-il sa sérénité ?...

— Nous dépassons la tour, hein ?

— Mais oui, mon vieux, mais oui...

Il est épatant, ce pilote ! A l'entendre, on croirait que la tour Eiffel barre toutes les routes de

l'air, et qu'on ne sait pas si nous trouverons, à côté d'elle, un petit corridor de vent pour nous mener là-bas, vers ce beau sud-est voilé...

Le pilote, patient plus qu'il n'appartient à un homme, ne répond rien... Il regrette peut-être d'avoir emmené des fous dangereux... Et parce qu'il s'occupe de mesurer, à petites pelletées précautionneuses, le lest qui nous gare de la tour, il se fait traiter cordialement d' « épicier ».

— Cinq cents... huit cents... mille mètres... Mes enfants, n'ayez pas peur de la secousse, je jette le guide-rope.

...Cent mètres de câble suivent à présent la nacelle, et au-dessous de l'extrémité libre du câble, il y a encore... brrr... il y a encore un kilomètre de vide... Un instant, le démon du vertige, suspendu au bout frétillant du guide-rope, me fait signe... Mais c'est une faiblesse éphémère, et je m'en distrais vite en reconnaissant la banlieue parisienne, son dessus bariolé,

ses couvercles de zinc, ses places et ses bosquets, ses pelades et ses taches... Douze cents mètres... Paris s'éloigne, sous des fumées violacées, où le blanc du Sacré-Cœur, sous un rayon de soleil, met une lumière crue et dramatique. Un orage, serré en boule dans un coin du ciel, semble descendre à mesure que nous montons. La beauté du ciel et de la terre, que notre ascension simplifie et grandit, nous apaise. Les bruits terrestres n'atteignent plus l'air vif où nous planons, et nous nous taisons longtemps, jusqu'à l'instant où l'un de nous dit à demi voix, malgré lui : « Ce silence... »

...Paris s'est perdu, là-bas, très loin déjà. Une tache scintillante marque chaque tournant de Seine ; des parcs fermés de murs nous livrent le secret de leurs châteaux que défendent des futaies, la claire ordonnance, le naïf tapis de leurs jardins français...

— Quinze cents mètres...

Un air pur et sec, à goût de neige, éveille l'envie de manger et de boire ; le crépuscule proche, aussi, ravive en nous une solidarité peut-être inquiète, et le respect — enfin! — du pilote impeccable. La dame aguerrie lui tend un gobelet mousseux, le passager novice mais intrépide offre l'aide de ses longs bras, tandis que l'avocat célèbre promet au pilote une irrésistible plaidoirie, « dans le cas, possible en somme, où une triste affaire de mœurs... »

Le pilote sourit avec mansuétude, comme un terre-neuve patient que harcèlent des petits chiens joueurs. Il nous laisse à notre plaisir tantôt grave et tantôt exubérant ; il nous donne tout ce qu'il peut du ciel sans oiseaux et sans nuées, du monde plat où de lointaines forêts sont bleues, où des villes lancent autour d'elles leurs faubourgs divergents comme des rayons d'étoile ; il regarde cheminer, jusque sous la panse tendue de notre bulle d'or, l'ombre en

losanges du filet de cordes, avant de dire : « Mes enfants, il va falloir atterrir... », avant de jeter, déployé, le journal qui descend, plane, immobile, puis s'affole brusquement, tournoie en mouette blessée et s'abat...

... Bourdonnements d'oreilles, surdité presque agréable — c'est la descente... Une forêt veloutée se précise singulièrement — comme se fait-il que je puisse soudain détailler ses essences rousses et vertes, et ses géants à tête arrondie ? Un murmure de cascade monte jusqu'à nous, en même temps qu'un parfum frais comme lui, un peu amer — celui des chênes après la pluie... Quelle fusée de cris d'oiseaux semble fêter notre retour à la terre !...

— Baissez-vous tous ! cachez les têtes et les mains ! crie la voix du pilote.

Nous n'avons pas eu le temps d'obéir que la nacelle, rabattue sur la forêt, drague les cimes des arbres avec un fracas de ramilles rompues

et de verdure déchirées. Au-dessus de nous, les flancs mous du ballon amaigri palpitent et luttent... Un coup de vent nous reprend et nous emporte ; j'entends la rupture musicale des fils télégraphiques et je me relève pour voir courir, en dessous de nous, pendus au guide-rope traînant, deux braves chasseurs rondelets, couleur de sillon, si essoufflés et si risibles... Nous les distançons vite et je me contracte toute à voir accourir sur nous, plantés droit en haut d'un champ incliné, deux noyers vénérables, qui ne cèderont pas comme de simples fils de télégraphe... Mais le pilote est là ! D'une main magistrale et rude, il nous sauve la vie, en tirant la corde de déchirure : un choc, et la nacelle, comme un panier qu'on retourne, nous répand sur l'herbe sèche d'un champ tondu, pêle-mêle avec le statoscope, le baromètre, les derniers sacs de lest, les fioles de vin, les pêches et, hélas ! les chocolats à la crème...

Guère de peur, et point de mal. Tout l'intérêt va au ballon qui gît, flasque, à la belle bulle crevée que chacun de ses atterrissages barbares tue, qui palpite encore et que chaque sursaut vide un peu plus de sa force agonisante...



IMPRESSIONS DE FOULE



IMPRESSIONS DE FOULE

30 Mai 1912.

...La lumière, d'un blanc vert, tombe d'une source unique, centrale, suspendue à la coupole du cirque. Elle s'abat, terrible, sur le ring et sur la salle ronde; elle repousse et dévore les ombres si sauvagement qu'en la subissant on ne songe pas à un secours, mais à une catastrophe. Il me faut quelques minutes pour habituer mes yeux faibles à ce resplendissement désolé, et plus longtemps pour que s'éteigne, autour des têtes,au long des balcons et des cordes du ring, le halo que

crée l'excès de lumière et qui vibre, magiquement violet.

Le cirque est plein du murmure marin qui monte des foules massives, et celle-ci compte autant de têtes qu'une ville entière. Ce murmure des foules calmes, qui s'enfle et s'apaise, et ne se tait jamais, je l'écoute avec soin, de la loge haut juchée que je partage avec quelques « tourneurs » de cinématographes ; je l'écoute en me penchant, comme si je voulais découvrir ses sources mouvantes, insaisissables comme les moires d'un champ de seigle où court le vent... Au-dessus de moi, la foule a envahi les galeries, elle semble s'accrocher aux murs et épouser paradoxalement la courbe de la coupole, comme l'essaim se colle sous le calot de paille de la ruche...

Les visages, que je commence à détailler, pâtissent de l'intense et verte lumière. Sous ce flamboiement d'astre triste, le teint des hommes tourne au brun de bile ou s'éclaire d'une pâleur

épouvantée. Les femmes, maquillées, se colorent de mauve-fuchsia — un cou, soigneusement enduit de blanc liquide, brille comme un fût de marbre bleuâtre... Une robe rouge, dans une loge, une autre violet cru, une autre, émeraude, requièrent l'œil parmi le noir des fracs, et l'obsèdent : elles sont là, acides, importantes, comme des signaux aveuglants sur une piste sombre...

Tout là-bas, tout en bas, au centre d'un carré blafard, fermé de cordes tendues, deux petits hommes nus subissent les dures fantaisies de l'illumination morne. L'un paraît tout jaune, plus foncé que ses cheveux blonds. L'autre, de la nuque aux chevilles, est d'un rose vivant et bistré.

Pour mes médiocres yeux, c'est un amusement que de les voir si mal, simplifiés, légers — l'air de jouer, avec leurs gros gants, en chats qui roulent des pelotes... Mais, ensuite, j'isole, dans le médaillon rond de la lorgnette, un groupe athlé-

tique et si proche maintenant que je distingue le grain des joues rasées, les raies fines qui divisent les cheveux lisses, et l'étoile de sang frais qui décore l'un des champions — le blond, le plus jeune — au front, entre les yeux, juste à la place où la Belle Ferronnière attachait une pierre précieuse. Ce joyau rouge ne dépare pas la jeune figure du boxeur, encore intacte, car le match vient de commencer ; la bouche fraîche et fermée, qui discipline son souffle, ne porte point de meurtrissure, non plus que la face prudente, courte, un peu doguine, du champion américain.

Je ne m'applique pas à compter les coups qu'ils échangent. Cette chorégraphie redoutable, qui les lance d'une corde à l'autre, je laisse un aréopage l'évaluer en points et en chiffres. Ma place est dans cette foule passionnée, assez ignorante pour retentir d'un « oh ! » angoissé à chaque claque, bruyante et inoffensive, du gant contre

le gant, assez sensible pour s'émouvoir d'une maternité patriotique pour *son* champion, pour le petit Français blond, et haleter selon qu'il s'essouffle.

Ma place est bonne, parmi des tourneurs de « ciné » dont la main moud d'un mouvement invariable, comme animée d'une force autonome, parmi ces parieurs congestionnés dont l'anxiété se dépense en cris soudains, en exclamations incompréhensibles, en hurlements anglais — près de ce jeune homme muet, nerveux, qui vient de m'empoigner le bras inconsciemment parce que le boxeur blond est tombé sur les genoux... mais il se relève, et la main qui meurtrissait mon bras se desserre, glisse et s'en va, sans que le jeune homme muet ait tourné les yeux vers moi...

...Les minutes, strictement mesurées, de pause et de combat, se succèdent. Des fusées de cris et de sifflets, qui menacent le champion étranger,

m'annoncent, sans me l'expliquer, un coup discutable... Le son du gong tantôt livre, inertes, volontairement évanouis, les deux adversaires aux mains de leurs soigneurs, tantôt les ressuscite, mouillés de sueur et d'eau, moins blancs, moins jeunes que tout à l'heure... N'y a-t-il pas, dans l'œil agrandi du Français blond, une fixité tragique et peut-être désespérée ? Non, il a toujours sa rapidité qui déjoue et devance la pensée, qui arrache à la foule des exclamations ravies et déconcertées, comme certaines ruses infaillibles des animaux véloces... Non, il élargit toujours et bombe son dos étonnant, qui semble le protéger tout entier comme un bouclier de muscles... Mais aussi son rival froid, puissant, est toujours debout.

Je n'entends presque pas le choc mat des poings formidables, mais ils écrivent leur poids sur la chair nue, et tel coup muet, dont je n'ai perçu que le départ rapide, épanouit une large

fleur sanguine sur une épaule, sur un sein, ou gonfle une joue couleur de brugnon blet...

Pendant les pauses, le bruit de la foule grandit. On dirait que — presque silencieuse durant les reprises, au cri ou à l'applaudissement près — elle s'accorde, à l'exemple des combattants, de brèves détentes, des récréations hâtives ; au coup de gong, elle se tait, bridant son émotion, et l'aile des éventails même s'immobilise aux mains des femmes...

C'est alors qu'il faut observer, sous les grands chapeaux, sous les turbans de perles, les changeants visages féminins ! Est-ce pour le jeune champion blond, ou pour l'argent du pari, ou dans l'espoir d'un mortel *knock-out* qu'elles se passionnent ? L'issue du combat est proche, et l'angoisse de ces dernières minutes frémit sur les paupières soulignées de bleu, sur les lèvres assombries de fard... A quel amant celle-ci montra-t-elle jamais ce masque figé, bouche ouverte

et mâchoire tombée, ces yeux béants, ce visage quasi mort à force d'attention... Une autre se contracte toute en une grimace amère ; une autre encore compte les coups par autant de tics maladifs... Un vieillissement subit les châtie et leur inflige les visages qu'elles retrouveront seulement l'hiver prochain, autour des tables vertes de Monte-Carlo.

Fièvre du jeu, sadisme qui s'ignore, excitation sportive — il y a aussi de tout cela, certes, sur les physionomies masculines ; mais une autre émotion fait de beaucoup d'hommes, ici, autant de champions immobiles, enchaînés à leur stalle, anxieux — car le boxeur français faiblit — sévères — car ils le glorifiaient comme une œuvre de leur pays — et tendres — car leur plus noble orgueil, leur fierté la plus désintéressée tient à sa victoire. Il est leur délégué, leur incarnation florissante, leur espoir... Va-t-il périr ?

...Le vingtième et dernier *round* jette l'un sur

l'autre, chancelants, les deux adversaires. Comme à bout d'équilibre, la foule, debout derrière moi, ondule en rangs rompus ; devant moi, des bras, des têtes se lèvent irrésistiblement... Un grondement singulier vient de naître, si profond qu'il semble sourdre de l'édifice même — prélude d'une clameur folle ; je m'aide à grand'peine de la lorgnette pour voir, sur le ring blafard, la mêlée de deux corps trébuchants, les poings gantés du Français blond qui frappent et refrappent, non plus avec la sûreté impérieuse de tout à l'heure, mais avec un redoublement aveugle, fourbu, comme puéril...

Puis plus rien — que des cris. Des cris souverains, délivrés, triomphants, parfois fondus dans le tonnerre des battements de mains, puis qui reprennent, dominés par une aiguë et sauvage voix de femme ; des cris qui s'unissent un instant pour clamer trois syllabes rythmées : le nom du vainqueur... Des cris qui gagnent com-

me une flamme courante, auxquels je réponds malgré moi...

Sur le ring envahi, il n'y a plus de boxeurs. Où donc le groupe herculéen et le vainqueur laborieux de cette soirée ? Sur le ring, il y a, porté et promené en rond sur des épaules, un grand enfant blond, enveloppé dans un peignoir de bain ; il a les joues et la bouche enflées comme s'il venait de pleurer beaucoup ; il tient d'une main un petit bouquet de roses et l'agite vers la foule fanatique, d'un geste tremblant et vague, avec un sourire tout plein de faiblesse convalescente...



A L'UNIVERSITÉ POPULAIRE



A L'UNIVERSITÉ POPULAIRE

Février 1914.

C'est le meilleur théâtre de Paris, le plus riche et le plus varié. La Comédie-Française, l'Odéon, au besoin l'Opéra et l'Opéra-Comique, lui fournissent des vedettes, le Parlement et l'Académie, des conférenciers. Il a des chiens savants, des jongleurs — c'est le seul endroit où les mimes prennent la parole et où l'on voie, comme dimanche soir, des chansonniers débuter dans la pantomime.

Et que parlez-vous de « troupes homogènes » ? L'interprétation de l'*École des femmes* rassemblait des comédiens de l'Odéon, de Femina, de

l'Athénée, autour d'une surprenante Agnès, une fluette enfant du faubourg, touchante et neuve et pas même maquillée sous sa cornette de linge. La bonne volonté ébauche, à l'Université populaire, des miracles, que le public parachève. Car le « meilleur théâtre de Paris » s'emplit du « meilleur public ». Il n'y en a pas de plus avide, de plus sensible. Si la flatterie le blesse, s'il se replie sous la cordialité maladroite, il attend et reçoit la parole de l'orateur ou du comédien comme une chose précieuse et tangible — certains visages tendus ont l'air, sur les bancs les plus proches de la scène, de vouloir happer un fruit.

C'est véritablement l'élite intelligente d'un peuple qui se rassemble ici, respectueuse des textes qu'on lui lit, courtoise au point de retenir, jusqu'au baisser du rideau, la toux et les applaudissements. Presque tous ceux qui viennent passer la soirée ici sacrifient quelques heures de leur sommeil. Ils portent encore sur eux, hom-

mes et femmes, des brins de fil, des paillettes de métal moulu, des taches de vernis ou d'acide. La plupart des femmes et des jeunes filles appartiennent à la fine race de Paris, qui a des petites mains et des yeux vifs. Dimanche soir, parmi la foule qui s'écrasait dans la salle et montait le long des murs comme une eau refoulée, il n'y avait pas un seul homme qui eût « un verre de trop ». Et il faut bien que l'Université populaire soit un lieu unique, où le zèle des camarades machinistes, des camarades figurants, des camarades metteurs en scène est si contagieux qu'on pouvait, ce même dimanche, reconnaître, sous l'apparence un peu poudreuse d'un accessoiriste improvisé qui portait bravement une échelle, M. Simyan, ancien ministre, rapporteur du budget des Beaux-Arts.



LE CIMETIÈRE MONTMARTRE



LE CIMETIÈRE MONTMARTRE

6 Novembre 1913.

C'est un lieu sans mystère, non sans surprises. La foule, les fleurs, les enfants las qu'on traîne, — il y règne une animation dominicale peu recueillie. Tous ces gens-là ont l'air d'être venus ici d'un cœur froid, comme moi-même, qui n'y « connais » personne. Nulle majesté funèbre ne tombe du pont Caulaincourt, qui trépide au passage des camions et des autobus. C'est seulement un jardin un peu étrange, une cité naine — maisonnettes, chapelles-cabines et mausolées-cabanes — tout cela de pierre massive, de fer, de

marbre, moulés, taillés selon un mauvais goût serein, une vanité enfantine qui ne désarment pas, mais qui inspirent le haussement d'épaules, le rire indigné et font de cette promenade rituelle une récréation inconvenante.

Qu'évoquerait-on devant ce bastion en chocolat verni, paré de moulures, percé d'œils-de-bœuf, sinon le portique de Magic-City ? Et ces cerceaux de faïence jaune, enfilés aux barreaux des grilles, accotés aux cubes de granit ! Il y en a, de ces cercles de céramique, sur presque toutes les tombes ; les vivants les jettent aux morts, comme les couronnes d'un pain dur et doré, que les bouches sans dents et sans lèvres n'entameront plus : « Tiens, en voilà encore une ! et attrape celle-là ! Et l'an prochain tu en auras encore une autre !... » On ne peut pas leur donner à tous de vraies fleurs, il en faudrait trop. Dans ce seul cimetière, il y a tant, tant et tant de morts ! Ils empiètent sur les trottoirs, ils se

bousculent, ils arrêtent les vivants tout à coup serrés au ventre entre deux grilles qui se touchent presque... Mais le vivant, homme ou femme, n'en a cure ; il se dégage avec le petit saut agacé, le retroussis de manteau qu'il aurait dans un grand magasin un jour de cohue...

Oui, tant de morts... Sous ce pont, contre la rue, contre nous, parmi nous ; — morts si proches, si peu habillés de bois, de plomb et de terre... Le bois s'effrite, le plomb se troue, la terre respire... Je ne frissonne pas, mais je suspecte cette grasse terre qui colle à mes semelles, je suspecte l'odeur du vent ; je me révolte à l'idée du charnier toléré, admis au milieu de la ville, étalé entre un hôtel neuf et un cinématographe... Le charnier — lorsque nous avons à nos ordres, obéissant, joyeux, prêt à s'élancer, à détruire, à purifier, à disperser le reste affreux de nous-mêmes — le Feu...

Mais que deviendrait, alors, le « culte des

morts » tel que l'entend cette brave dame, debout dans son petit enclos et piétinant d'un talon autoritaire une, deux, trois, quatre dalles couchées, gravées de noms et de dates ? Elle passe bonnement sa « bête » en fourrure au col d'une urne, et elle gratte la mousse, balaye, pince un surgeon tardif de rosiers, marmonne tout bas et claque de la langue : « Tt... Tt...! ah ! ces domestiques... » Puis elle reprend sa « bête », ses gants, assure l'équilibre de son chapeau en se mirant dans le médaillon bombé d'une couronne de perles et s'en va, après un regard de scandale vers le lierre, l'épine et la ronce rougie qui étreignent, amoureux et libres, une verte tombe abandonnée...



RÉVEILLONS



RÉVEILLONS

28 Décembre 1911.

Il doit bien être quatre heures, quatre heures et demie... Je ne sais pas, je dis cela d'après l'état des fleurs et des femmes, sur les tables... Les fleurs sont à demi mortes, sans odeur, molles et tièdes au toucher. Les femmes, bien vivantes, n'enlaidiront pas avant le jour : un bon « fond de teint » assure à presque toutes, pour la nuit entière, ce rose lumineux, un peu fiévreux, de certains hortensias. Quelques-unes ont bu, et pâlissent ; quelques autres, trop embrassées,

montrent un bout de nez frotté, rouge, au milieu de leur figure poudrée...

Le bruit est insoutenable. C'est contre lui que je me défends, machinalement, en serrant les mâchoires et en fermant les yeux. Un « joyeux réveillon » ne saurait se priver de crécelles, de tambourins, de trompes, de sifflets et se sirènes... Oui, je pense qu'il est bien quatre heures et demie — les plastrons des hommes sont si froissés... On ne mange plus ; on boit encore un peu, parce qu'on crie. Mais vous ne trouveriez pas, dans cette longue salle embrasée, parmi les deux cents soupeuses, une femme authentiquement ivre. En regardant bien, je découvrirais peut-être un calme pochard, bien rempli, et qui ne demande rien à personne...

L'air est bleu de fumée et de poussière, on suffoque de sécheresse : beaucoup de femmes toussent sans s'en apercevoir... Là-bas, au fond de la salle, un remous d'aigrettes, de « paradis »

balancés, de paillettes, signale une petite bagarre, dont les cris et les rires ne percent pas le vacarme général... Je subis les clameurs, les crécelles et les musiques avec un sentiment presque agréable de fatigue et d'impuissance, comme au bord de la mer, par un jour de grand vent... Un coup de trompe dans l'oreille, ou le chatouillement d'un balai de serpentins m'arrachent une grimace défensive, ou bien je m'éveille et je crie, par contagion, avec les autres...

Il doit être tard... Les hommes restent assez calmes, sans doute parce que les femmes s'exaspèrent. J'en vois qui trépignent sur place, debout entre les tables serrées. Il y en a, assises, qui balancent la tête et les épaules, comme des bêtes à l'attache. La plupart étouffent un peu dans leurs robes étroites et imitent avec les coudes, pour se rafraîchir, un gauche battement d'ailes...

Tout près de moi, une jeune diablesse blonde, infatigablement, improvise des danses de bras,

de torse et de croupe. Malgré sa tunique craquée, qui laisse voir, au creux du dos, un peu de peau et de linge fin, elle n'est pas impudique, parce qu'elle sourit d'un air absorbé et semble obéir à une musique intérieure. Elle vient de s'asseoir enfin, toute humide de sueur, et sa robe changeante sent l'ombrelle de soie mouillée. Ses amis l'applaudissent ; elle penche son frais museau et commence à rire, de même qu'elle a dansé, pour elle-même, pour elle seule, d'un air entendu et mystérieux qui la sépare de nous...

On étouffe. Il pleut des chapeaux de papier gaufré, des pelures de mandarines et des serpentins. Le bruit augmente. Point de colloque possible, même hurlé ; le charivari, monotone, manque de précision, de vedettes et de gaieté : il faudrait ici un « conducteur de réveillon » dûment appointé. L'excès même des lumières, en haut, en bas, en guirlandes, en chambranles, nous abrutit plus qu'il ne nous égaye...

Une des heureuses, tenez, c'est cette grosse mémère, là... Elle a fini d'être jolie, elle a envoyé au diable les corsets à la mode, et son turban à la Mme de Staël lui va comme un anneau dans le nez... Et comme elle s'essuie bien la figure avec sa serviette !...

Pour ménager, au milieu de la salle, une place aux danseurs, on nous refoule encore contre la fenêtre, et les soupeuses, debout à présent, se font, pour les hommes, familières à la façon des sauvagesses, offrant la nuque, l'épaule nue ; elles ont une manière barbare de toiser l'inconnu, de se plaquer au mur pour y attendre l'hommage, ou l'outrage...

Debout aussi, prise entre la table et la fenêtre, je vide à petites gorgées un reste de champagne tiède. De temps en temps, je presse contre ma joue échauffée une poignée de fleurs qui ont traîné sur la nappe parmi les cendres de cigares, et qui sentent le tabac froid... Quelqu'un se démène, là-bas, dans la petite arène centrale : je

vois bondir, par-dessus les panaches et les chapeaux de papier, une jeune tête de danseur aux cheveux lisses, aux joues frottées de rose...

Il me semble que je n'aurai jamais le courage de m'en aller d'ici. Il me semble que rien ne suffit à mouiller ma gorge sèche. J'étouffe... A tâtons, sous le rideau, ma main trouve et tourne l'espagnolette de la fenêtre : une bouffée verticale d'air neuf, humide, s'avance comme une lame, portant l'odeur de la nuit, du buis, des sapins mouillés : un jardin sommeille là, sous la pluie. En collant mon front contre la vitre noire, je distingue des lauriers luisants, des pins argentés en quenouilles, et plus loin, le balancement obscur d'un bosquet nu.

Comme cette image nocturne m'est soudain familière ! Est-ce le vin et la fatigue qui inventent pour moi, à droite, à gauche, dans ce jardinet presque invisible, la terrasse inclinée et le perron branlant ? C'est ainsi, le front aux vitres, que je cherchais autrefois à surprendre, pendant

la nuit de Noël, un jardin endormi sous sa neige bleuâtre, ou sous la pluie, ou tout blanc de gel sous les étoiles...

Je ne bouge pas, de peur de dissoudre, derrière moi, le mirage provincial qui monte de mon passé : un salon fané, où la pendule de marbre blanc marque minuit, entre deux bouquets de houx. Sur la grande table, on a simplement poussé un peu de côté les livres à tranche d'or, le jeu de jacquet et la boîte de dominos, pour faire place au gâteau arrosé de rhum et au vieux frontignan décoloré...

Il y a aussi le thé de Chine, qu'on me permet cette nuit-là, qui me tient éveillée et le cœur battant vite, jusqu'au jour. Il y a encore la chatte aux trois couleurs, affairée, miaulant de gourmandise, et que la jolie voix de ma mère appelle d'un long cri musical :

— Mînne !

Il y a, par terre, un, deux, trois chiens couchés, qu'on écrase un peu, comme des tapis. Il

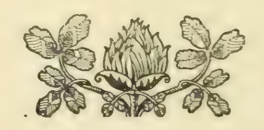
y a, partout, le chaud désordre d'une maison heureuse, livrée aux enfants et aux bêtes tendres...

Si je me retourne, reverrai-je — le temps d'un regard, le temps d'un battement de mes cils humides — reverrai-je tout cela ?... Une main touche mon épaule, mais je ne veux pas me retourner... Et cela ne fait rien que quelqu'un me crie dans l'oreille, avec des rires :

— A quoi qu'tu penses d'ouvrir cette fenêtre pour attraper la crève ? Viens, on se trotte !

... Cela ne fait rien du tout, puisque j'entends tout de même, comme autrefois, la jeune voix maternelle :

— Beauté !... mon soleil rayonnant !... Mon bijou tout en or ! Il est tard, va vite dormir...



LES "BELLES ÉCOUTEUSES"



LES “BELLES ÉCOUTEUSES”

19 Mars 1914.

Car elles écoutent, c'est un fait. Pressées les unes contre les autres, orientées vers l'estrade comme des corolles vers la lumière solaire, elles sont aussi diverses qu'un parterre de pensées où les traits de chaque petit visage de fleur, peints en touches de velours foncé sur une face de velours clair, sourient moins, ou pleurent mieux, ou s'étonnent davantage, que ceux de la fleur sa voisine.

Elles écoutent, non sans travail et sans fatigue. Lever le menton, baisser les cils, rappro-

cher un peu les sourcils, — voilà pour l'écouteuse de l'orchestre. S'accouder, une main à la joue, balayer la salle d'un regard voilé et lent, — voilà pour la dame des loges et des baignoires. Il faut aussi sourire à propos, rire, hocher la tête, murmurer de plaisir... Elles n'y manquent pas ; — l'une, en outre, bat des paupières précipitamment comme si on lui contait trop vite des choses qui essoufflent. Sa voisine suit, d'un balancement de tête et de plumes, la cadence des phrases, ainsi qu'on fait au concert ; — cette autre ponctue le discours d'un petit coup de ses « couteaux » cornus : « Point... Point virgule... Point d'exclamation... »

La trêve de silence qu'elles s'imposent marque certaines figures d'un singulier désespoir. Quelques-unes oublient le lieu et l'heure, et laissent voir ce sérieux tragique, cette sombre et fixe attention de la femme solitaire, qui regarde en face d'elle le mur ou le miroir...

Trois ou quatre, au plus, luttent contre l'envie de dormir. L'espèce, en général, est trop nerveuse pour sommeiller le jour, — combien dorment pendant la nuit ? Je crois que beaucoup sont heureuses d'être assises, à cause des souliers étroits et des hauts talons...

Deux amies, documentées d'avance, contrôlent rigoureusement, à demi-voix, les enseignements du conférencier : « C'est exact... Pourquoi ne pas citer la lettre ?... Il ne dit pas tout... » et le regard de leur voisin exprime son admiration pour des personnes aussi savantes, — une admiration bien particulière et décidée à ne point franchir les bornes du respect.

Quand l'orateur se lève et salue, il y a, dans le public presque exclusivement féminin, un petit désarroi, un réveil, un étirement de fin de messe, et le défilé commence. Félicitations, félicitations... Dois-je me dire: « Combien ce conférencier connaît-il de femmes ? » ou bien : « Com-

bien ces femmes connaissent-elles de conférenciers ?...

Une « belle écouteuse » fend la foule, va droit à l'orateur et, du haut de sa sereine ignorance, de son impudence bonne à fouetter, crie à cet homme aux jeunes cheveux d'argent, charmant, illustre et spirituel : « Compliments, mon cher maître ! Si, si, très bien, très bien, c'est moi qui vous le dis ! Un bon point, vous entendez, un bon point ! »





TABLE



TABLE



ALENÇON. — IMP. GEO. SUPOT.

Prix : 4 frs.

Majoration temporaire de
DIX pour CENT
Décision du Syndicat des Editeurs — 1er Février 1918.